

L'histoire (presque) vraie de l'homme qui redonna place à la nature dans New York



La bonne idée de monsieur Johnson

Écrit par **Pierre Grosz**

Illustré par **Rémi Saillard**

À partir de **5 ans**

Des clous rouillés, des fruits pourris, des matelas crevés, des pneus usés... Voilà tout ce qui reste des marais salants qui bordaient New York et que la ville a transformés en décharge. Jusqu'à ce qu'un dénommé Herbert Johnson décide qu'il est temps de faire reprendre ses droits à la nature...

Inspiré de l'histoire vraie d'un pionnier de l'écologie, cet album tout en poésie nous rappelle comment chacun, à son échelle, peut accomplir de grandes choses pour la planète.

21 x 27,5 cm
couverture cartonnée
32 pages
17 €
Parution : 15 avril 2022

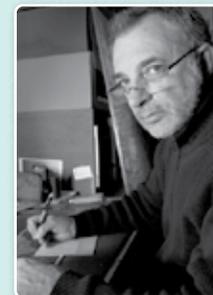
ISBN : 978-2-491231-14-9



Pierre Grosz

Auteur

Après une très prolifique carrière dans la chanson française (on lui doit les paroles de nombreuses chansons de Jean Ferrat, Gilbert Bécaud, Michel Jonasz, Michel Polnareff ou encore Mecano), Pierre Grosz se tourne vers la jeunesse, avec d'abord l'écriture de la comédie musicale *Toni et Vagabond*, avec Henri Dès, puis de nombreux albums aux éditions Mango, RMN, Nathan, dont la plupart sont illustrés par son complice Rémi Saillard.



Rémi Saillard

Illustrateur

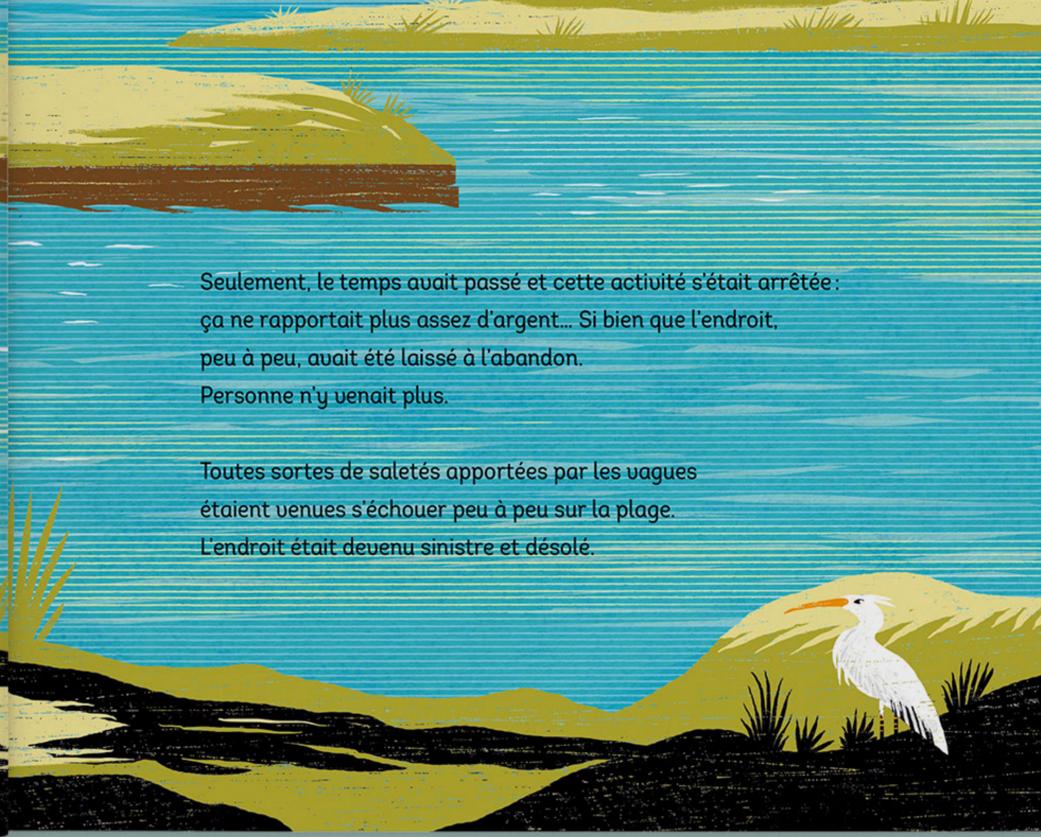
Né en 1960 à Champagnole, Rémi Saillard a suivi des études aux Arts Décoratifs de Strasbourg. Après deux années en agence de publicité, il se tourne vers l'édition et la presse, où il a déjà prêté à une centaine de livres jeunesse ses couleurs chatoyantes et son pinceau délicat, dans tous les genres et dans tous les styles. Son album *Bonnets rouges et bonnets blancs* obtient le prestigieux prix Bernard Versele en 2017.

Ici, avant... avant que ça ne devienne ce gigantesque dépotoir d'ordures répandues sur les kilomètres de plage de la baie et jusqu'à l'intérieur des terres... Ici s'étendaient des marais salants : on faisait du sel avec l'eau de la mer. Le sel, on le récoltait avec de longs râteaux de bois. Puis on le mettait en tas et ensuite on l'emportait dans de grands sacs en toile. À moins d'une heure de route du centre de New York, le sel, les gens pouvaient l'avoir assez vite sur leur table !



Seulement, le temps avait passé et cette activité s'était arrêtée : ça ne rapportait plus assez d'argent... Si bien que l'endroit, peu à peu, avait été laissé à l'abandon. Personne n'y venait plus.

Toutes sortes de saletés apportées par les vagues étaient venues s'échouer peu à peu sur la plage. L'endroit était devenu sinistre et désolé.





Ce terrain immense qui ne servait plus à rien, les gens qui dirigeaient la ville de New York s'étaient dit un jour qu'il y avait sans doute moyen d'en faire quelque chose : « Voilà un endroit inutile, on pourrait peut-être y déposer les ordures de la ville... »

Alors bientôt, dans un vacarme d'enfer, des camions avaient commencé à rouler jusqu'à Jamaica Bay pour y déverser les ordures de la ville de New York.

Chaque jour, un défilé de camions, du matin au soir.



C'est ainsi que, tout doucement, sans faire de bruit, aidées aussi par la nature, les pentes de tous ces entassements d'ordures se sont couvertes de végétation.

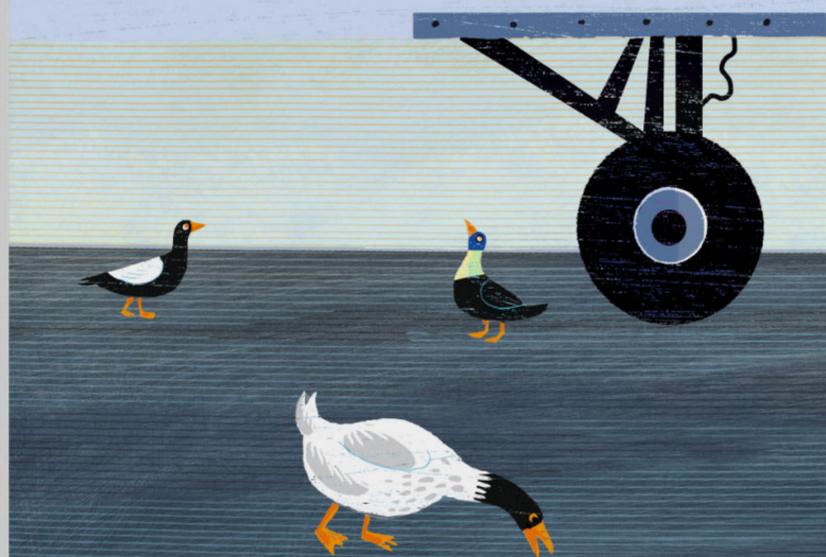


Certains jours, en sortant de sa cabane, Herbert voyait par exemple que des volubilis d'un bleu tendre avaient entouré tous les vieux lampadaires jetés sur les monceaux d'ordures. Ou c'étaient des tapis de violettes qui avaient pris racine sur de vieux bouts de tissu. Ou des rameaux de chèvrefeuille parfumé enlaçaient des carcasses de chaises éventrées, des consoles hors d'usage et toutes sortes d'objets. Ou encore tout un champ de giroflées était né dans la nuit sur ces vieux matelas éventrés qui s'étaient étalés là-bas...



À quelques kilomètres de là se trouvait un des deux grands aéroports de la ville de New York. Et les gens de l'aéroport ont commencé à se demander pourquoi des oiseaux en grand nombre circulaient dans l'espace réservé aux avions. Après enquête, ils sont allés trouver, furieux, le maire de la ville : « Mais pourquoi avez-vous installé un parc immense si près de notre aéroport ? »

Le maire n'y comprenait rien... Il a voulu se rendre sur place pour voir ce qui se passait.



Et il a découvert la merveilleuse réalisation d'Herbert Johnson. Il a examiné les plaintes des gens de l'aviation. Il s'est donné le temps de réfléchir. À la fin, il a dit : « Je suis pour les oiseaux. » Alors, pour apaiser les gens de l'aviation, il a fait installer de vastes filets de protection et des haut-parleurs pour tenir les oiseaux à distance des pistes. Puis il a informé Herbert qu'il reviendrait prochainement à Jamaica Bay pour le récompenser de sa bonne idée.



À Jamaica Bay, un paysage de rêve s'étend désormais au bord de l'océan, avec des plantes très belles, des massifs de fleurs qui embaument l'air, des arbres qui élèvent leurs branches vers le ciel, de nombreuses espèces d'oiseaux qui font l'admiration de chacun. Et toute une foule joyeuse, qui se répand jusque sur les jolies petites îles qu'on peut rejoindre en marchant dans l'eau, puisqu'on a pied partout !

Et chaque matin, Herbert Johnson, sur son vélo, continue à faire son tour, avant que les gens n'arrivent, dans les allées du paradis qu'est devenu Jamaica Bay... grâce à lui !